

Regards blancs sur la question amérindienne

PAR LUC PERREAULT

C'EST POUR PARTIR LE MONDE de Charles Binamé
MISTACHIPU d'Arthur Lamothe

QUAND LE CINÉMA québécois, las de se contempler le nombril, commence à regarder autour de lui, que voit-il? Il risque d'entrevoir une réalité historique que des générations de pédagogues ont cherché à enfouir au plus épais de notre conscience collective: la question indienne.

Vous vous souvenez de ces méchants Iroquois dont on racontait les sanglants exploits à l'école? Tous ces "maudits sauvages" dont on se plaisait à souligner les moeurs atroces et une malpropreté qu'on prétendait congénitale? Aujourd'hui tous ces préjugés dont on est loin d'avoir fait table rase commencent à faire surface et à être identifiés comme tels. On dirait que les anciens colonisateurs que nous sommes sont mûrs pour une bonne thérapie de groupe au cours de laquelle la question indienne pourrait être abordée sereinement. On dirait que l'heure des règlements de comptes vient de sonner.

Les films québécois qui ont abordé cette question dans le passé étaient nécessairement portés par le courant collectif. Dans "En pays neufs", l'abbé Proulx en 1934 perçoit les Indiens avec les préjugés de son époque; fainéants, malpropres, criards ("un joli mic-mac"). Son commentaire plutôt désobligeant à leur égard est cependant compensé par des images vraies, les rares qui existent d'eux. Vers la même époque, le père Louis-Roger Lafleur O.M.I., décrivant la visite d'un évêque dans une mission indienne, "Mgr Courtois chez les Têtes-de-Boules". Il soulignait le contraste entre la pompe ecclésiastique et le dénuement des Indiens.

Plus près de nous, à l'ONF, entre quelques tentatives isolées, celle notamment de Marcel Carrière ("The Indian Speak") et de Pierre Perrault ("Un pays sans bon sens"), et la mise sur pied de l'"Indian crew", l'équipe de cinéastes amérindiens, on a toujours semblé craindre comme la peste cette question.

Le mouvement s'amorce

Mais cette époque est bel et bien révolue en 1974. Pierre Perrault travaille actuellement sur un long métrage sur les Montagnais (en plus de parachever deux autres longs métrages, l'un sur l'Abitibi, l'autre sur la Baie James). Même du côté de la fiction, des précédents existent. Outre "le Festin des morts" de Fernand Dansereau inspiré des "Relations" des Jésuites, Jean-Pierre Lefebvre dans "les Maudits Sauvages" dénonçait nos vieux préjugés sur la question.

Mais on peut dire que depuis qu'il est question du "projet du siècle" de Robert Bourassa, depuis qu'on parle des barrages de la Baie James et que des Amérindiens se sont levés pour s'opposer politiquement à ce projet, l'attitude des cinéastes québécois a singulièrement évolué. Il se produit en ce moment un mouvement de sympathie en faveur de la cause indienne et plusieurs cinéastes ont senti le moment venu pour se lancer dans la lutte.

En premier lieu, il faut rendre justice à Boyce Richardson qui a été le premier dans l'industrie privée à réagir face au projet du siècle. Son émouvant documentaire, "Chissibi, la mort d'un fleuve", quoique vendu à la

Société Radio-Canada n'a jamais été présenté au complet sur le réseau d'Etat sous prétexte que l'affaire était "sub judice". On en a vu malgré tout quelques extraits. Dans ce long métrage, un vieil Indien raconte dans sa langue l'importance que revêt aux yeux des siens le fleuve qui disparaîtra pour devenir un immense lac artificiel. "Chissibi" est une longue complainte à laquelle personne ne peut être insensible. C'est peut-être pour cette raison qu'on en retarde la diffusion.

Radio-Québec de son côté n'a pas hésité à diffuser le 15 juin un long métrage de 70 minutes qu'un jeune réalisateur pigiste, Charles Binamé, vient de réaliser sur les Montagnais. Tourné en deux étapes, en septembre 1973 sur la rivière Bersimis, et en mars de cette année sur la réserve de Bersimis. "C'est pour partir le monde" correspond à la découverte par un Blanc de la réalité montagnaise.

L'essence du drame

Son auteur se défend d'ailleurs d'avoir fait un film pour les Indiens.

"J'ai essayé d'être le plus vierge possible, explique-t-il. J'ai voulu faire table rase de mes préjugés. Je n'ai pas recherché le scandale et pourtant il y en avait. Mon mandat était de sensibiliser, de comprendre ce qu'ils sentent. Je suis allé chez eux avec ma caméra, je me suis installé dans leur milieu, j'ai posé des questions et j'ai essayé de m'intéresser, moi."

Le film débute par un Montagnais qui s'adresse à la caméra en disant: "J'suis Indien. Mêle-toi pas de ça!" La question est trop complexe pour des Blancs: ils ne peuvent pas comprendre, tel est le sens de sa mise en garde. Pourtant ils s'expliquent ces Montagnais, ils ne font que ça.

Jean-Baptiste Benjamin, celui qui fait cette mise en garde, déclare que plus rien n'est pareil comme avant depuis que l'Hydro-Québec est venu inonder sa région. Thérèse, assistante sociale montagnaise, expose le drame de ses compatriotes. Déracinés, chassés de leurs immenses territoires de chasse pour être parqués dans une réserve, ils ont perdu ce qui faisait le piquant de leur existence: l'accès à la nature. Vivant à 90 pour cent d'assistance sociale, ces dépossédés forment maintenant un sous-prolétariat complètement aliéné. Chez les jeunes qui forment 49 pour cent de la population, la scission entre la vie ancestrale et l'adaptation à une société blanche constitue l'essence de leur drame. Ils parlent français mais ne se sentent pas chez eux chez nous. A côté d'un vieux comme Alphonse, concierger dans une école, qui s'est fait récupérer par la machine blanche (il est fier de sa maison qu'il aura fini de payer à 65 ans), il n'y a que chez les jeunes qu'on peut déceler des signes de révolte.

Le témoignage de Charles Binamé est important car il indique l'attitude d'esprit qui caractérise une frange éclairée de la jeunesse québécoise. On découvre à travers son film une partie de la richesse de ces compatriotes. C'est par d'autres témoignages comme celui-là qu'on arrivera peut-être à leur redonner la place (et l'espace) qui leur revient de droit. S'il



Charles Binamé: table rase de ses préjugés.

existe des privilèges acquis au Québec, c'est bien aux Amérindiens qu'ils reviennent. D'ailleurs, il ne s'agit même pas de privilèges mais de la reconnaissance pure et simple à leur droit d'exister en tant que groupe ethnique. C'est d'un génocide que les Québécois se font complices à l'échelle des 40 réserves indiennes réparties à travers le Québec. Il était temps qu'on le dise.

Ajoutons cette précision: il est question que Radio-Québec produise une série de six émissions à partir du matériel rapporté par Charles Binamé et son équipe. Ce dernier a perdu espoir de signer cette série, ayant semblé-il transformé son projet initial, qui devait donner cette série, en un long métrage.

Quand on fait allusion devant Arthur Lamothe de cet engouement des cinéastes québécois pour les Montagnais, il fait part de discussions qu'il a eues avec le président Labonté de Radio-Québec quand lui-même a proposé une série sur ce sujet. Labonté aurait répondu que la série que Lamothe paracheve en ce moment pour le compte de Radio-Canada favorisera le point de vue fédéral alors que Radio-Québec entendait au contraire faire valoir le point de vue québécois.

Quand on voit le premier document que Lamothe a rapporté de la Côte Nord, "Mistachipu", la remarque de M. Labonté a de quoi faire sourire. Ni fédéral, ni provincial, ce film, c'est du Lamothe tout craché!

Documentaire passionné et passionnant, "Mistachipu" est le premier des huit films de la série dont la durée prévue sera de 60 minutes (même si le premier dure 70 minutes). La série s'intitulera "Carcajou et le péril blanc — chronique des Indiens du Nord-Est".

Comme Richardson, Lamothe a voulu donner aux Montagnais la possibilité de s'exprimer eux-mêmes dans leur langue. Plusieurs Montagnais bilingues s'expriment souvent en fran-



"Mistachipu", d'Arthur Lamothe.

soin de la maison et sa femme qui gagne le pain du ménage. L'automobiliste rit: pour lui, de tels problèmes ne se posent pas.

Mais l'automobiliste, homme-médiocrite, n'est pas fait pour les combats de la vie. Quand, par ce beau matin ensoleillé il part chez un client, voulant éviter l'achalandage des grandes routes, il emprunte un chemin sinueux peu fréquenté, et, c'est là qu'il rencontre le camion-citerne qui l'arrête dans sa course, ou le pousse, le bouscule, l'épave. Le camion-système. Ce n'est pas le camion de la télévision en couleur, propre, pimpant, portant orgueilleusement le non d'une compagnie multi-nationale. Le camion-système est sans couleur, sans âge, éternel, inépuisable.

Ses bonnes oeuvres

Le camionneur est-il fou? Mais non: avec les autres automobilistes, il se comporte normalement. Il a même ses bonnes oeuvres: en cours de route, il dépasse un autobus rempli d'enfants. Puis il reprend la chasse.

L'homme à la "compacte" devient nerveux. Pourquoi cet acharnement? Pourquoi le pousser à l'accident en lui laissant la voie libre au moment précis où une voiture arrive en sens inverse? Pourquoi, quand il décide de faire halte, le camion l'attend-il un peu plus loin?

La nervosité tourne à l'angoisse, à la peur. A la folie. La poursuite continue jusqu'à la fin du film où la victime, hors d'elle-même, devient violente. Tuer le monstre! Eliminer ce qui terrifie!

Les techniciens de cinéma ont depuis longtemps inventé tous les trucs pour prendre des prises de vue de

çais. Les passages en montagnais sont doublés en "voice-over" (pendant les silences) par une Montagnaise, Rolande Rock. Gaétan Barrette interrompt au besoin le cours de la narration pour transmettre des éléments d'information.

Aux Ateliers audio-visuels du Québec, la maison de production de Lamothe, on sent une effervescence qui contraste quelque peu avec l'ensemble de l'industrie privée. Lamothe est embarqué dans ce projet depuis décembre 1972. Il a rapporté jusqu'ici près de 72 heures de pellicule. Toutes les énergies de la boîte sont actuellement tendues sur cette série. Deux montees sous la direction de Lamothe travaillent à plein temps sur le projet, Nicole Rodrigue et Francine Saia. Déjà trois des documents d'une heure sont terminés et Lamothe m'a fait voir une partie du huitième sur la table de montage.

Ce que j'ai pu voir de la série m'a convaincu que Lamothe a pu bénéficier pour cette série d'une liberté totale. Aussi bien le ministère des Affaires indiennes canadiennes que le gouvernement québécois ne sont menagés. Dans le huitième document, on peut voir par exemple un groupe de Montagnais arrêté à la porte d'entrée de l'immense territoire concédé à l'ITT par le gouvernement du Québec et ce, même si le vieux Montagnais qui accompagne le groupe possède un laissez-passer du ministère des Terres et Forêts (pour circuler en forêt), un laissez-passer de l'U.S. Steel (Québec-Carter Mining) et un quatrième de l'ITT.

Dans le premier film, qui porte sur la rivière Moisie (en montagnais, Mistachipu), on voit une autre facette du problème d'accessibilité des Montagnais à leurs territoires ancestraux de chasse et de pêche. La Moisie est une rivière "clubbée" au bénéfice des Américains et seul un bout de six milles le long de la rivière est accessible à la population du Québec.

Etre honnête d'abord

Cette partie de pêche que les Montagnais vont faire sur cette portion de la rivière fournit des éléments de compréhension non seulement de la culture montagnaise mais aussi de l'attitude raciste que le monde blanc manifeste à leur égard. Pour eux, la pêche n'est pas un passe-temps (comme pour l'Américain montré plus loin) mais une manière d'être, un travail, un moyen de subsistance. Aussi ne s'embarassent-ils pas de pêcher selon les normes des Blancs avec une canne à lancer léger, par exemple. Comme ils sont devenus très habiles à ce jeu du chat et de la souris qu'ils pratiquent à l'égard du garde-pêche, les Américains du club voisin engagent des étudiants pour les surveiller et les dénoncer au représentant de l'ordre.

"J'essaie de tourner par rapport à moi, précise Lamothe. L'objectivité en soi n'est pas possible. Le seul terme acceptable, c'est l'honnêteté. J'essaie donc d'être honnête envers moi-même."

Toute la série repose sur ce postulat de base. Lamothe veut ainsi aborder toute une série de problèmes auxquels font face les Montagnais dans leur vie quotidienne. Pour l'aider à s'orienter, il travaille en étroite collaboration avec l'anthropologue Rémi Savard. Un des atouts de son travail consiste dans l'enregistrement sur pellicule de légendes montagnaises sur lesquelles Savard a déjà fait des recherches. Egalement, il a tourné deux documents pédagogiques destinés aux Montagnais et qu'ils utiliseront dans leurs écoles (le mouvement en faveur d'une école proprement montagnaise vient à peine de s'amorcer).

Dans le document de base qui oriente la recherche du cinéaste, les deux écueils que cette série veut éviter sont ainsi définis: centrer l'attention sur les conditions socio-économiques difficiles dans lesquelles vivent ces populations sans mettre en relief les dimensions positives de leur culture — et centrer l'attention sur les aspects culturels les plus typiques sans montrer l'importance vitale qu'ils peuvent avoir par rapport aux

réalités présentement vécues par les Indiens.

L'accent sera donc mis sur des comportements bien concrets. Lamothe espère ainsi dédager sans les déformer les aspects originaux de la culture montagnaise. Toute une partie de "Mistachipu" et peut-être la plus fidèle à cette optique nous fait voir un vieil Indien ne parlant que montagnais (l'un de ceux qui maîtrisent le mieux sa langue, précise Lamothe) en train de se livrer à une leçon pratique de géographie montagnaise: il nomme toutes les routes que ses ancêtres utilisaient pour se déplacer dans leur territoire. La carte du Québec s'éclaircit à travers ses mots d'une réalité absolument inédite à nos yeux de Blancs comme si pour la première fois on voyait le Québec avec des yeux d'Indiens.

Comme on peut le constater, Lamothe a entrepris un travail énorme et il serait bien vain de tenter d'en rendre compte en entier à ce moment-ci. Mais il ne fait pas de doute que cette expérience aura des répercussions énormes chez nous. Il faudra en parler.

EN PRIMEUR

Le lecteur trouvera sous cette rubrique, les films dont c'est la première sortie montrealaise en version originale, ainsi que les films dont la version française est présentée pour la première fois. Ces derniers films sont suivis d'un astérisque.

THAT'S ENTERTAINMENT

Film américain (1974) produit et réalisé par Jack Haley Jr. 70 min et son stéréo. Metrocolor et n/b. Avec Frank Sinatra, Fred Astaire, Bing Crosby, Gene Kelly, Elizabeth Taylor, Liza Minnelli, Debbie Reynolds, etc. 130 min. Westmount Square.

FORCE 3 ou LE PRIX DE LA CASSE

Film français (1973) écrit et réalisé par Pierre Sisser. Images: Jean-Claude Hugon. Musique: Michel Fugain. Avec Christian Alers, Agnès Desroches, Didier Kaminka, Pierre Fuger, Philippe Normand. 90 min. Chevalier.

UPTON SATURDAY NIGHT

Film américain (1974) réalisé par Sidney Poitier. Scénario: Richard Wesley. Images (Technicolor): Fred J. Koenekamp. Musique: Tom Scott. Avec Sydney Poitier, Bill Cosby, Harry Belafonte, Flip Wilson, Richard Pryor, Rosalind Cash. 104 min. Van Horne.

BANK SHOT

Film américain (1974) réalisé par Gower Champion. Scénario: Wendell Hayes d'après le roman "The Bank Shot" de Donald E. Westlake. Avec George C. Scott, Clifton James, Sorrell Booke, Joanna Cassidy, G. Wood. 83 min. York.

FOR PETE'S SAKE

Film américain (1974) réalisé par Peter Yates. Scénario: Stanley Shapiro et Maurice Richlin. Images: Lazlo Kovacs. Avec Barbra Streisand, Michael Sarrazin, Estelle Parsons, William Redfield, Molly Picon. 90 minutes Côte-des-Neiges 1.

HUCKLEBERRY FINN

Film américain (1974) réalisé par J. Lee Thompson. Scénario, musique et paroles de Robert B. et Richard M. Sherman, d'après le roman de Mark Twain. Images (Panavision et De Luxe Color): Lazlo Kovacs. Avec Jeff East, Paul Winfield, Harvey Korman, David Korman, David Wayne, etc. 117 minutes. Côte-des-Neiges 2.

THE WORLD'S GREATEST ATHLETE

(Nanou, fils de la jungle) Film américain (1973) réalisé par Robert Sheer. Scénario: Gerald Gardner et Dee Caruso. Musique: Marvin Hamlisch. Images: Frank Phillips. Avec Jan-Michael Vincent, Tim Conway, John Amos, Roscoe Lee Brown, Dayle Haddon. Produit aux Studios Walt Disney. 92 min. En v.o. au Kent et en v.f. au Berri.

CONFESSION D'UNE PROSTITUÉE (Die Spall)

Film allemand (1971) réalisé par Gustav Ehmck. Scénario: Ehmck et Gerhild Berkold. Images: Gustav Ehmck. Avec Gerhild Berkold, Axel Schiessler, Dursun Firat, Werner Wombert. 85 min. Papineau.

LA MAISON DES DAMNÉS* (The Legend of Hell House)

Film britannique (1973) réalisé par John Hough. Scénario: Richard Matheson, inspiré de son roman "Hell House". Avec Pamela Franklin, Roddy McDorvill, Clive Revell, Gayle Hunnicutt. 93 min. Saint-Denis.

Ce film de montage qui se place dans la catégorie "documentaire musical" plaira sûrement aux amateurs de comédie musicale américaine puisqu'il leur propose un retour nostalgique sur le passé depuis "The Broadway Melody" (1929) jusqu'à "Gigi" (1958), comédies musicales dont le dénominateur commun est d'avoir toutes été produites par la MGM. Une pléiade de stars qui, à la fin du film, nous sont montrés dans leur état actuel... du moins celles qui ont survécu!

Une étudiante s'allie à trois délinquants pour dévaliser une fourgonnette des P.T.T. et prendre le large à bord du yacht de leur prof de philo en terrorisant l'équipage. On dit que le suspense est bon et que les effets nocturnes ont de quoi satisfaire les friands de belle photographie.

Pour son troisième long métrage comme réalisateur, le comédien noir Sidney Poitier a cherché à explorer une avenue presque vierge: la comédie congue par et pour un public noir. Dans le rôle du "straight man" de Bill Cosby, il incarne un ouvrier qui, parti avec son ami passer le temps dans un chic cabaret privé (pour fuir des épouses tyranniques), se fait dévaliser par une bande de mafiosos noirs. Or, le portefeuille de Poitier contenait un billet de loterie qui correspond au gagnant de \$50,000. Ils se transforment alors en détectives amateurs. Hilarant, dit-on.

Une autre histoire de vol de banque, cette fois dans le genre plutôt antipathique.

La triste histoire d'une femme de chauffeur de taxi de Brooklyn ayant décidé, pour se sortir de la misère, de retourner sur les bancs de l'école. Mises à part la photographie toujours superbe de Laszlo Kovacs, le film ne semble pas promettre à une carrière extraordinaire. Même Barbra Streisand ne serait pas à la hauteur de sa renommée.

Cette comédie musicale pour toute la famille serait loin de traduire fidèlement l'esprit du plus grand humoriste américain, Mark Twain. Il semblerait que le "Reader's Digest" qui présente ce film aurait plus ou moins imprégné l'atmosphère plutôt délétère de cette adaptation.

Suite à leur grande offensive estivale, les studios Walt Disney proposent cette histoire de Nanou, ce jeune blanc élevé dans la jungle et recueilli par un instructeur sportif dans un collège américain qui, devenu athlète, pulvérise tous les records avant de retourner à sa jungle bien-aimée. Inspiré évidemment de la légende de Tarzan. Les cinéphilles avertis ne manqueront pas d'y discerner une subtile critique du système d'éducation américain et de son engouement exagéré pour le sport. A moins qu'ils ne décrochent après cinq minutes devant autant de naïveté.

Sophie, adolescente de 15 ans, s'échappe de la maison de redressement où on l'avait enfermée et tombe entre les mains de souteneurs qui lui font faire le trottoir. S'enfuyant à nouveau, elle tombe cette fois sur une communauté de hippies mais les souteneurs ne veulent pas lâcher leur proie. Et ça fait bien l'affaire des producteurs car cette nouvelle histoire d'une Justine que Sade lui-même réproverait sans doute parce que commerciale en diable utilise tous les prétextes bien connus pour en donner plein la vue. Un réalisme, dit-on, qui frise la pornographie. Y en a-t-il que la chose intéresse?

Une histoire qui devrait plaire aux amateurs de cinéma fantastique: dans une maison hantée, un physicien est engagé pour trouver le moyen de neutraliser les forces maléfiques qui s'y manifestent. Rien n'est négligé pour en faire une brillante illustration des phénomènes paranormaux à l'oeuvre de ce côté de la Voie Lactée. Incidemment, l'auteur du scénario, Richard Matheson, est également celui qui a écrit le scénario de "Duel" et il est bien connu des amateurs de science-fiction et de fantastique.

L. P.

Quand la banalité quotidienne devient cauchemar

PAR SERGE DUSSAULT

DUEL, de Steven Spielberg

"DUEL" est un thriller réussi avec une histoire étonnamment simple: sur une route secondaire, un automobiliste veut dépasser un lourd camion-citerne qui pue l'huile. L'autre se laisse doubler, rejoint l'auto, la double à son tour.

Banal. Quotidien. Mais le film, imperceptiblement, décolle de la réalité. Il devient démentiel. Ce n'est plus la course entre deux hommes, l'un dans sa voiture, l'autre dans son camion, mais la lutte entre deux bêtes, l'une affolée, l'autre monstrueuse et implacable.

Le chauffeur du camion est sans visage: on ne voit qu'un bras, et, vers la fin, une silhouette dans la cabine. L'automobiliste est un homme encore jeune; il porte moustache, cravate et lunettes de soleil. Il habite en banlieue, a une femme, deux enfants, un bungalow.

Au contraire de tant de réalisateurs qui se perdent dans des scénarios inutilement compliqués, Steven Spielberg a choisi une nouvelle écrite par

Richard Matheson et l'a racontée avec un réalisme apparent, proche du documentaire, jusqu'au moment où, par le jeu de la caméra, le film tourne à l'horreur.

La force du film n'est pas dans ce qu'il dit, mais dans ce qu'il montre. L'auto, d'abord. Un Valiant d'un beau rouge vif. Celle d'un Américain pas très riche, mais qui tient à un minimum de standing. Une auto middle-class.

La maison ensuite. Banale à l'extérieur. Propre à l'intérieur. Avec les meubles et les bibelots que l'on retrouve dans tous ces bungalows de l'Américain moyen.

Le type et sa femme: elle entretient le foyer et proteste si, pendant un party, on la pelote un peu. Encore jolie. A peine empathique.

Lui, à peu près du même âge, grand, mince, sans épaules, représentant de commerce clean cut. Dans sa "compacte" rouge, il écoute à la radio un talk show au cours duquel un homme demande quoi répondre à la question: "êtes-vous le chef de la famille?", puisque c'est lui qui prend